

Gouverneur

Je ne vois personne. Il n'y a personne. Jodic est au bois. Son talkie-walkie est muet. Je reste en bas, sur la terrasse en pilotis de Possession : le ciel, les galets brassés, le grondement du vent, l'ombre des pitons glissant sur la soie de l'eau pour tout compagnon. Trois oiseaux pâles griffent le gris des parois. Il n'y aura de bateau ni demain, ni après-demain, pas plus qu'il n'y en a eu hier ou avant-hier. La radio est un grésillement continu qu'aucun appel ne trouble. Nous avons beau nous astreindre à une discipline qui, justement, nous protège puisqu'elle nous encadre, je sens que nous sommes en équilibre sur la margelle du néant. Condensés, peut-être, mais négligeables comme des moucheron sur un pare-brise. Vers où roule-t-on derrière nos vitres aux bourrelets en mousse ?

J'ai lâché mon carnet de notes, il me tenait à la surface des jours comme une bouée de sauvetage. Je prends des airs navrés, un masque pour cacher mon désespoir. L'hiver descend en linceul, il nous drape de sa blancheur. Je me mets à la fenêtre de la résidence et, la main droite sous la joue comme le docteur Gachet peint par Van Gogh, un bouquin sur les genoux, je contemple jusqu'à la nausée le vitrail de l'eau et de la lumière au bout du ponton. Une heure, deux heures, trois peut-être. Pas bougé. Quel jour est-on? Mardi? Mais de quelle semaine? J'ai arrêté de cocher le mât au drapeau d'une entaille de canif. Je ne joue plus aux Robinsons. Je ne sais qu'une chose : si je sors entre les baraques ou vers la grève, je sentirai battre mon cœur dans mes doigts, au fond des moufles. Le reste importera peu.

Ai-je pour autant une vie intérieure? Où mène le fil de ma pensée? Que deviennent mes réflexions, la fulgurance de mes pressentiments? Ce monde autour de moi, inaltérable et répété, me ronge puisqu'il ne se soucie jamais de mon marmonnement, de mes modestes lumières. De mon éclat vivant. Après le rebord de l'île, il y a un tombant de plusieurs dizaines de kilomètres en profondeur. Par tempête, il devient siphon. Tout doit-il s'évanouir par là?

La première année de mon hivernage, alors que j'arborais un certain allant doublé d'un désir de rangement, j'avais mis la main au fond d'une cantine sur cette paire de bottes à crampons et ce bâton ferré de randonneur. Était-ce un signe? L'île m'appelait-elle? Que m'accorderait-elle, complice?

L'après-midi même, je m'étais risqué vers le pic Napoléon, dans la chaîne des Quilles. Un coup de folie, d'autant que j'avais décidé de m'aventurer sans préparation, sans prévenir Jodic. Depuis des mois déjà, le pic se dressait là devant moi, arrogant, roide, sur le flanc de l'île. Pourquoi pas? Et puis, vin aigre coupé d'eau, il me fallait alléger ce cafard qui m'empoisonnait le sang : le souvenir de Solange, mon ex-épouse. La mémoire a de ces ressacs! Ça me revenait par fragments, détails scintillants, songe décousu. Je me souvenais encore de Frieda, un xolotl, sa chienne mexicaine sans poils qui nous suivait partout, les gens s'extasiaient, « mais quel curieux animal, petit et si nu ». De notre voiture renversée sur la chaussée d'Ostende, à cause du verglas, avec les deux tableaux de Rigaud dans le coffre, achetés une bouchée de pain à un châtelain ruiné, très encrassés, méconnaissables, ils vaudraient une fortune. C'était en 1987, notre Audi magenta,

sièges cuir crème. Un appartement en rez-de-chaussée avec un jardin et deux palmiers chinois. De sa chair à elle, presque rosée. Son goût d'œillet aux endroits secrets. Ses aisselles d'amande. La beauté de ses genoux pâles. Elle aimait les robes d'été. Solange avait une jolie taille, des yeux faits, une topaze. La vitesse de ses baisers, trois tours et puis s'en va, dommage. J'entends encore *distinctement* sa voix dans les locations où nous avons vécu, cette manière qu'elle avait de chançonner dans la cuisine, au-dessus de l'évier ou à la fenêtre, à travers les cours des immeubles où tombait la pluie à gouttes tièdes, la rengaine de Dalida : « *Et gratta, gratta su ton mandolino, mon petit Bambino...* » Son ventre vide d'enfant. Solange avait été belle avant de devenir triste. Et moi, mauvais. Tourmenté. Où est passée Frieda, qui se souvient des aboiements joyeux de notre chien mort ? Quant au reste, ces années communes, ces milliers de briques d'instant, passions et peines, trahisons aussi, pas plus de goût qu'un brouet d'auberge... Un rêve évanoui.

Trois heures d'ascension, en trébuchant souvent, en tombant deux fois, il m'avait fallu ça. Non que le pic Napoléon soit si élevé mais sa pente est creusée de brèches, encombrées d'éboulis, criblé d'alvéoles. Avec au sommet,

pour m'accueillir, un brouillard glacé qui ne faisait qu'un avec le ciel et me bouchait la vue. J'ai failli rebrousser chemin, penaud. Après une heure de patience, le sommet est apparu, touché par un rayon de soleil. Il était là, à trente mètres de moi, luisant, aigu, doré tel un pyramidion d'obélisque. Un trésor au milieu de la neige et de la cendre, sous un ciel d'acier.

Je me suis approché avec précaution, par-dessus les derniers cailloux noirs et les premières virgules de neige. J'ai lâché mon sac et mon bâton. J'ai fini par poser ma paume dessus, en dépit du froid. Puis j'ai saisi ce hérissément de lave qui était comme le chapeau pointu de l'île. Comme pour ces roches de Bretagne, à moitié magiques, allais-je d'instinct trouver la prise qui la ferait d'une seule pression trembler entièrement? Je la tenais qui me tenait. Mais non, l'île n'a pas vacillé. Cependant, à croire que j'avais tourné le commutateur d'une machinerie invisible, les volutes de brume se sont éclaircies, le rideau s'est dissipé. Un grand théâtre de bronze s'est ouvert de part et d'autre. Chaque piton de la chaîne des Quilles s'est mis à miroiter, les plaines se sont découvertes, comme déshabillées, sur trois cent soixante degrés. Nos baraques et nos hangars étaient là, en contrebas, sous leur toit métallique beurré

de reflets. La forme en fer à cheval d'Antipodia était parfaitement dessinée, et la mer était tendue autour, étincelante, crantée de cent milliards de vagues, emplissant l'horizon de toute sa masse. Antipodia! Quelle majesté! Quelle inutilité, surtout...

De là-haut, ça m'a paru tellement indifférent à notre existence que, comme un gamin puni, j'ai chialé dans mon mouchoir. Rapporté tout de même six de mes larmes gelées dans une boîte de pastilles Pulmoll. Au premier soleil, mon chagrin s'était évaporé.

Jodic

Un matin, j'irai sur la Côte. Avec ou sans la Packard « Caraïbe », modèle 1953. De quelle couleur est-elle? Grâce au magot amassé à La Glaciale, je pourrai m'offrir un séjour dans l'un des palaces ou me louer un appartement dans un immeuble rupin. Oui, sûr, si je revenais sur le continent, en France, je réaliserais ce fantasme : vivre en rentier au soleil du Sud, dans la tiédeur des collines. Face au vertige de la Méditerranée, bleue comme le ciel. Mais il faudrait lâcher Antipodia, je n'y suis pas prêt. Les autres me font peur encore, l'amour ne meurt pas vite.

Admettons que, la soixantaine venue, j'aurais alors des habitudes établies et apaisées : la terrasse aux premiers rayons du jour, le café dans un mug, la lecture du journal déposé dans ma boîte, un footing d'une heure dans l'air rafraîchi

par la nuit, le marché, une galette de polenta et du raisin avec un vin d'Italie, la sieste, une visite de librairie, une promenade sur le front de mer, mains dans les poches, un chapeau de paille, un bouquin, me répétant en refrain que je pourrais savourer ainsi vingt ou trente années semblables, sans heurts et sans drame, en apesanteur du monde. Et, pour finir, quelques longueurs à la piscine, le crépuscule et les oiseaux descendus des jardins, le Martini rouge et les crackers Ritz, le journal télévisé, l'attente de la nuit... Enfin, porté par le vent, le brassage des galets pour annoncer la ténèbre, le début de mon sommeil léger. Ces galets blancs et ronds qui ne ressemblent pas aux noirs et glacés d'Antipodia. Même s'ils ont ma préférence. Antipodia, c'est chez moi. L'île est mon prolongement.

Je ne suis jamais allé sur la Riviera mais, bien sûr, je l'ai vue dans des émissions télé ou des films policiers, je suis originaire de la région de Brest, finistérien. Des paysans, des éleveurs de chevaux, des maraîchers de père en fils dans le coin de Saint-Urbain et de Dirinon. Les fraises, le lin, la pomme de terre, etc. Ils n'ont jamais lâché leur coin. Et moi, pareil, à part l'austral qui a quelque chose de breton aussi. Qu'importe que je ne connaisse pas la Côte

d'Azur! Maintenant que j'y reviens dans mes rêves, j'ai fini par croire à cette ville blanche, mathématique, et à m'y balader sans souci dans son cadastre de boulevards et de rues, retrouvant des devantures de boutiques ou de concessionnaires, c'est une idée, une image, un film d'images, mon pays de Cocagne...

Ce pourrait être Nice mais je pourrais certifier aussi qu'il s'agit d'Alger. À cause des acacias et des poivriers aux carrefours, des palmiers mauves, de la lumière et du paquebot des Messageries qui, tout à l'heure, doublait la jetée et cinglait vers Suez. Mon père m'en parlait parfois. À moins que ce ne soit Toulon, en raison du port militaire. Il y a un officier qui travaille dans les bureaux, gradé et grossi. Son épouse s'appelle Virginie. Quel âge a ma fiancée? N'ai-je pas oublié de mettre des sous dans l'horodateur pour la Packard?

Deux litres de reva-reva, au goulot, allez! Je ne me restreins plus, je me fous de Gouv. Il ne quitte plus les hangars de Possession. Il a mal. Il a froid, il a la chiasse. Sa mâchoire a enflé comme pas permis. Monsieur Quasimodo.

Moi, je bois, je rêve longtemps, je bois encore. Mon rêve se poursuit, je le reprends à l'endroit où il m'a laissé la veille. Le réel à la fin est discontinu.

La porte s'est déverrouillée.

Les boutons ne clignent plus.

Sortie de l'ascenseur!

Je me suis habillé : un complet de bonne coupe, des mocassins de marque, un imper mastic plié en deux sur le bras gauche. Des clés dans la poche droite. Quelque chose de lourd et d'enflé dans celle de gauche, pesant lorsque je marche. Je n'ai pas l'habitude des pétards. J'ai mon arc en travers du dos et le carquois au côté. Ma couronne de coquillages et de nacres.

Silence feutré.

Palier désert.

Portes des appartements fermées. Tapis bordeaux cintré par des barres de cuivre. Trois plantes caoutchouteuses aux angles. Une lithographie signée Folon – deux hommes en pardessus et en chapeau planant, bras ouverts, au-dessus d'une montagne. Plus un panneau avec les consignes de sécurité à appliquer en cas d'évacuation, d'incendie, etc. L'immeuble est toujours vide. Je ne ressens ni crainte, ni appréhension. Juste une gêne. Comme un noyau d'abricot dans une botte. Je ne sais toujours pas si j'habite ici ou non, si je suis intrus ou visiteur, ami d'un locataire ou propriétaire. Derrière, les collines dessinent une corbeille naturelle. Elles me sont familières.